

La rumeur délirante: une édifiante et parfaite illustration de l'inconscient collectif

Auteur : **Thierry Gourvénec**

Pour illustrer le thème des rumeurs délirantes (qu'on peut également appeler « délires collectifs rumorales », ou « bouffées délirantes collectives rumorales »), il sera question ici de l'étrange rumeur qui s'est répandue en France pendant un peu plus d'un mois au printemps de l'année 1969. Depuis la publication du livre d'Edgar Morin dans lequel l'auteur lui consacre une étude sociologique devenue célèbre, nous connaissons cette rumeur sous le nom de « Rumeur d'Orléans » bien qu'elle ne se soit pas manifestée exclusivement à Orléans mais partout en France. Usant des outils de la psychanalyse freudienne, je propose d'offrir une illustration - non pas clinique parce que le terme n'est communément usité qu'en médecine - mais socio-pathologique de la manière dont l'inconscient collectif peut se manifester de façon pathologique au sein d'une population détenant une culture commune, ou du moins une mémoire collective commune.

Description de la rumeur à Orléans

Peut-être est-ce précisément le 28 avril 1969, c'est-à-dire le jour de la démission de Charles De Gaulle de la Présidence de la République; en tout cas assurément aux alentours du 27 avril, jour du référendum proposé par le père de la 5^{ème} République dans le but d'accroître sa légitimité, et qui fut considéré par beaucoup comme un véritable père, inégalé, de la nation; et c'est tout aussi sûrement à l'approche des rituelles et très stéréotypées fêtes johanniques que la ville d'Orléans consacre chaque année, du 29 avril au 8 mai, au culte de Jeanne d'Arc – qui elle aussi représente aux yeux des français une icône de la résistance à l'envahisseur - que le bruit, qu'une, puis deux, puis bientôt six boutiques de lingerie et de prêt-à-porter du centre-ville organisent la traite des Blanches, se répand dans la ville. Les jeunes filles, dit-on, sont droguées par piqûre dans les salons d'essayage ou grâce à une aiguille placée dans le talon des chaussures qu'elles essaient. Puis elles sont

séquestrées dans des caves communiquant entre elles par des souterrains dont la ville est truffée. D'où elles sont ensuite emmenées de nuit jusqu'au fleuve, et embarquées sur des bateaux - il est même dit sur des sous-marins - vers des lieux de prostitution exotiques.

Ce qui au départ n'est qu'un bruit, va s'enfler, et se muer en une rumeur, qui va bientôt prendre des proportions démesurées : vingt six femmes, dit-on, ont déjà disparu. Pourtant dans le même temps aucune disparition n'est signalée à la police. Si l'outrance des propos colportés suscite l'ironie chez ceux qui veulent n'y voir qu'un canular (il y a bien longtemps par exemple qu'aucun bateau ne navigue plus sur la Loire, et encore moins évidemment des sous-marins), la folle rumeur, qui n'avait jusqu'alors atteint que les jeunes collégiennes, commence au bout d'un mois, aux environs du 20 mai, à déborder sur le monde des adultes s'emparant bientôt de pans de plus en plus larges de la population. Les événements prennent alors une tournure des plus inquiétantes. Selon le chef de la police, les religieuses d'une institution scolaire mirent en garde leurs élèves, leur conseillant de ne plus se rendre dans les boutiques en question. Progressivement se dévoile le fait que les six magasins incriminés sont tenus par des commerçants juifs. L'hypothèse d'une cabale antisémite commence à faire son chemin. Cependant les autres détaillants israélites, dont certains ne font pas secret de leur judaïté et bien que certains d'entre eux soient aussi dans la confection féminine, ne sont pas inquiétés. En fait il s'avère que les boutiques visées sont toutes situées rue de Bourgogne et rue de la République ou dans leur proximité immédiate en ce qui concerne le magasin Dorphé, le premier magasin accusé de se livrer à ces pratiques criminelles. C'est sur lui que se concentrera préférentiellement la rumeur. Il appartient à un jeune couple, sympathique, du nom de Licht. Pourtant celui-ci n'apprendra l'existence de la rumeur qui court dans la ville à son sujet que dans les jours qui précèdent l'acmé de la crise, le 31 mai, veille du premier tour des élections présidentielles où les menaces vont se faire plus pressantes. Dans son essai de sociologie intitulé « La rumeur d'Orléans », Edgar Morin raconte, je le cite, que « *le samedi matin 31 mai la place du marché devient une zone cyclonale (...) d'où partira un début de panique. Les ménagères s'indignent et s'effraient. Des attroupements se forment autour des magasins (...) Licht se sent environné par la haine.* » (p.28). Mais chose tout à fait surprenante, l'extraordinaire tension qui règne alors ne dérape à aucun moment en violence physique ou même verbale. Toute la violence latente s'exprime dans les comportements et les regards. Edgar Morin raconte encore : « *Le dimanche électoral casse partiellement, mais temporairement, la rumeur. Celle-ci redémarre le lundi, puissante, ardente, mais l'extension qu'elle a prise les 30 et 31 mai va lui faire rencontrer cette fois, et de*

face, la riposte ». Car phénomène également très troublant, à cette date, en l'espace de plus d'un mois, aucune prise de position officielle ne s'est manifestée, aucune information n'est apparue dans les médias. Pourtant bien des gens sont au courant. Sauf apparemment les commerçants juifs eux-mêmes. Les médias restent silencieux. Les représentants de l'Etat, les élus, les responsables des médias craignent apparemment un comportement social incontrôlable en cette période électorale tendue. *«A travers filles et femmes, écrit encore Edgar Morin, tous les malaises issus de la nouvelle modernité juvénile, sociale, urbaine se précipitent dans la dépression cyclonale. L'angoisse devenue commune met en résonnance les angoisses archaïques, les angoisses traditionnelles, les angoisses modernes, tandis que tout ce qui isolait et refoulait ces angoisses entre en latence. Dans cette rencontre prodigieuse, et toujours principalement à travers la part féminine de la société, les jeunes et les adultes, le vieil et le nouvel Orléans se rencontrent en une communion hallucinatoire. C'est alors le grand épanouissement de la constellation mythologique (...) Le mythe, à trop s'enfler, doit éclater, à la fois parce que sa crédibilité devient d'une minceur de bulle et parce que son gonflement, déclenchant une première panique agressive, met en alerte la Polis (c'est-à-dire la cité dans le sens politique et social du terme), laquelle, comme le voyait le mythe avec l'extra-lucidité que contiennent les délires, était effectivement absente de l'univers concret où se déployait la rumeur. C'est alors le tamponnement entre ce mythe qui monte à l'assaut d'une ville, et la Polis. »* (p.66). Et en effet, dès le lundi 2 juin, les divers groupes d'influence de la ville vont commencer à dénoncer avec vigueur le caractère antisémite de la rumeur.

Elle se prolongera néanmoins dans l'intervalle du scrutin mais sera désormais combattue. Elle présentera un soubresaut à la veille du second tour des présidentielles pour finalement s'évanouir dans les jours qui suivront, aussi rapidement qu'elle avait éclot.

L'enquête des sociologues, effectuée en juillet, montre qu'à cette date elle ne s'était pas encore totalement effacée de l'esprit d'un certain nombre d'habitants. Elle demeurait sous la forme de questionnements auxquels les personnes interrogées ne pouvaient apporter de réponse, tout en exprimant des doutes persistants sur l'inauthenticité des faits. La remarque qui revenait le plus souvent au cours des interviews "il n'y a pas de fumée sans feu" est bien un équivalent du type de réaction dont les patients ayant affronté une bouffée délirante persécutive font généralement preuve au sortir de celle-ci.

La rumeur d'Orléans : une bouffée délirante collective

Cet évènement n'a pas affecté exclusivement Orléans. A la même période bien d'autres agglomérations, en France, furent atteintes du même mal. Mais nulle part cependant la rumeur ne connût apparemment l'ampleur qu'elle prit à Orléans.

C'est à la demande du CRIF (le Conseil Représentatif des Institutions Juives de France) qu'Edgar Morin et ses collaborateurs, lui ont appliqué, à chaud, la méthode d'analyse propre à ce qu'il a dénommé la "sociologie du présent". C'est essentiellement à partir des éléments fournis par son livre inmanquablement cité dans chaque article ou ouvrage traitant des rumeurs, d'informations glanées dans la presse locale et nationale de l'époque, de conversations échangées avec les autochtones ayant vécu cet épisode douloureux, et des données de la psychanalyse que je me propose d'apporter une contribution à la compréhension de ce curieux phénomène social qui embrasa toute une ville et dans une moindre mesure tout un pays.

A la lecture de l'ouvrage d'Edgar Morin un rapprochement d'ordre clinique, de nature sémiologique s'est imposé à mon esprit entre cette rumeur, phénomène psychosocial, par conséquent collectif, et la bouffée délirante, laquelle est une expérience exclusivement individuelle. Ce sont en premier lieu les termes mêmes utilisés par les auteurs pour décrire l'évènement qui attirèrent mon attention. Sans référence, en tout cas explicite, aux données psychopathologiques relatives à la bouffée délirante, les auteurs usent d'une terminologie qui rappelle étrangement celle utilisée pour la décrire. Ainsi parlent-ils notamment de délire. Mais rarement cependant. Plus volontiers de mythe, dont ils évoquent le caractère polymorphe. Ils parlent aussi des thèmes et des mécanismes de la rumeur comme le font les psychiatres et les psychologues lorsqu'ils s'attachent à l'étude de la sémiologie d'un délire individuel.

La bouffée délirante individuelle se définit de la façon suivante : il s'agit d'une psychose aiguë d'apparition brutale, dont l'expression délirante, polymorphe dans sa forme princeps, varie tout au long de la crise, et cède bientôt dans des délais en principe relativement brefs, même en l'absence de chimiothérapie.

La marche du "délire rumorale" ou de la "rumeur délirante" apparue à Orléans est donc en tout point identique à celle d'une bouffée délirante : son début fut soudain, sa durée brève, à peine plus d'un mois, et sa résolution rapide.

Enfin l'analyse de son développement réalisée par Edgar Morin a objectivement peu à envier à celle que l'on peut faire du déroulement de la bouffée délirante : *« Que s'est-il passé à Orléans, s'interroge-t-il. Une rumeur, un vent fantasmatique qui, prenant forme d'une dépression cyclonale, a fait réagir la Polis en désordre. L'évènement d'Orléans, c'est cela: la rencontre tourbillonnante d'une rumeur déchaînée et des éléments répresseurs qu'elle met en branle, tourbillon qui, par actions-réactions en chaîne, agite toutes les fibres de l'être mystérieux que constitue une ville. Orléans a vécu une situation de crise, c'est-à-dire :*

- a) l'irruption dans la brèche soudain ouverte dans le corps social d'une réalité souterraine, cachée, inconnue, nouvelle;*
- b) le déclenchement d'un processus de déstructuration en chaîne ;*
- c) le contre-déclenchement d'un processus de restructuration par l'entrée en action de la Polis, ce qui attise les conflits politiques locaux à travers lesquels la crise à la fois se prolonge, se dérive et après d'ultimes soubresauts, s'éteint;*

enfin le déclenchement de répresseurs psychologiques provoquant, conjointement ou de façon différenciée, la rationalisation, le refoulement et, à la limite, une amnésie analogue à celle qui, au réveil, dissipe les souvenirs du cauchemar. »(p.101).

Ces analogies terminologiques troublantes émanant de sociologues et non pas de psychothérapeutes, le rapprochement clinique ou symptomatique incontestable, à l'évidence encourageant à établir un lien entre la bouffée délirante et cette rumeur dont l'expression est manifestement délirante (contrairement aux rumeurs lancées de manière intentionnelle dans le seul et unique but de nuire). En tout cas il serait parfaitement déraisonnable de nier l'analogie de leur forme expressive. A l'inverse d'une telle démarche, et à condition évidemment de ne pas être intimidé par la réalité d'un pont à jeter entre les registres si différents et en même temps si proches du collectif et de l'individuel, on peut même affirmer sans faire preuve d'une grande audace que nous avons à faire dans le cas de la rumeur d'Orléans à une véritable bouffée délirante collective.

Explication du contenu latent de la rumeur

L'étape suivante de ma réflexion consiste à voir dans quelle mesure, au-

delà de son analogie avec la bouffée délirante, on pourrait attribuer à cette rumeur un caractère inconscient.

Pour certains psychanalystes freudiens, en agissant de la sorte on s'approcherait là dangereusement d'un tabou. Pour Edgar Morin et ses collaborateurs, de ce genre de tabou ils ne se soucient guère puisqu'ils sont sociologues. Et donc eux, sans aucune précaution épistémologique préalable, vont se mettre à analyser le contenu inconscient de la rumeur, dont ils ne doutent pas un instant qu'il soit bien réel.

Ainsi ils vont reconnaître dans la rumeur, et en particulier dans le mythe, ancien et renaissant ponctuellement, de la traite des Blanches, le résultat des violents conflits moraux et culturels qui secouaient à l'époque tous les milieux sociaux et spécialement ceux attachés aux vieilles valeurs empreintes de religiosité. Des valeurs que la récente mise au point d'une contraception féminine efficace, la pilule, autorisée en France à partir de 1967, éprouvait rudement. *«Les mères et les éducatrices, écrit Edgar Morin, voient, dans l'émancipation précoce, une menace à la fois sur leurs jeunes filles et sur leur pouvoir tutélaire. D'où, en plus de la fermentation d'un éros fantasmatique qui ne cesse de travailler les femmes mariées, voire les mères de famille, la tendance à exagérer des périls afin de protéger et leurs adolescentes et leur propre autorité. D'où également la tendance à chercher et trouver des points de fixation précis sur lesquels cristalliser leurs craintes et leurs rancunes diffuses. Ainsi, pour des raisons d'une part analogues mais d'autre part radicalement différentes, la traite des Blanches peut servir de cristallisateur commun à des adolescentes et à des femmes adultes. »* (p.41). Ce mythe, subtil mélange de crainte, de culpabilité par référence à la traite des Noirs, de menace explicite, et à l'inverse d'incitation aux fantasmes de voyage et de sexualité débridée et déculpabilisée d'une prostitution contrainte, offre dans le champ imaginaire collectif un compromis acceptable pour tous, y compris pour les hommes, qui peuvent y assouvir leur désir libidineux d'une soumission sexuelle des femmes et leur désir conjoint de punition d'une libéralisation sexuelle incontrôlable et incontrôlée.

Ces conflits issus d'une évolution accélérée des mœurs, furent pour une part essentielle, à l'origine des troubles sociaux de mai 1968, où la contestation d'un pouvoir jugé par trop archaïque par une jeunesse aspirant à une plus grande liberté, se fit dans une grande violence. Les auteurs évoquent bien la possible relation entre ces événements de mai 68 et l'éclosion de la rumeur, mais ils ne s'y attardent pas. Pourtant pour bien comprendre le sens de la rumeur il est nécessaire de leur donner, dans l'analyse, une place aussi capitale que celle de l'émancipation sexuelle. Nous verrons plus loin pour quelles raisons.

Dépêchée sur les lieux de la rumeur deux mois après son explosion, en juillet donc, afin d'en analyser les fondements sociologiques, l'équipe de sociologues porta également sa réflexion sur le motif d'un masque antisémite dont la rumeur s'était scandaleusement parée. Ils y virent, je les cite, « *non pas la persistance de l'antisémitisme politique classique mais la résurgence d'un antisémitisme archaïque enraciné dans deux millénaires d'Occident chrétien (...) Cette résurgence est le produit de déterminations inconscientes, dans des conditions d'une sous-politisation nouvelle et plus largement d'un "moyen-âge moderne". La rumeur d'Orléans nous ramène à des sous-sols de notre modernité.* » (p.10 et 52).

En mettant l'accent sur la "médiévalité", sur le caractère médiéval du processus rumoral, les auteurs ont pressenti qu'elle en constituait le fonds. Sans cependant déterminer de quelle manière. Ils relèvent bien l'importance de la place que Jeanne d'Arc occupe dans la cité mais sans tirer le bénéfice qu'une prise en compte plus radicale de ce facteur aurait pu leur fournir. Il faut dire que l'enjeu de leur travail ne les y invitait pas. Toutefois Edgar Morin n'est pas dupe des limites de leurs observations. Il écrit : "*Le mythe d'Orléans n'est pas une invention politique d'origine antisémite. Ce n'est pas pour autant un simple fantasme d'adolescentes, jouant des inventions perverses de l'Éros et trouvant sa disculpation dans un juif bouc émissaire.*" (p.64).

En effet la probable signification profonde de la rumeur d'Orléans réclame, pour livrer ses arcanes, la mise en scène de deux personnages de la vie politique française, disparus aujourd'hui et élevés à la hauteur de mythe : Charles de Gaulle et Jeanne d'Arc. Sans leur intervention on ne peut accéder à une possible interprétation cohérente du contenu manifeste de la rumeur. Pour cerner leur influence respective, seule la prise en compte du contexte politique national de l'époque, et du contexte local spécifique d'Orléans permet d'y parvenir.

En raison d'un manque de recul inhérent à une intervention "à chaud", les sociologues n'ont pu mesurer l'importance qu'il faut leur accorder. Et puis il ne faut pas non plus ignorer qu'eux-mêmes, tout comme les Orléanais, et l'ensemble des français, n'étaient pas sans être traversé par la conflictualité psychique à l'origine de cette rumeur.

Il faut savoir que la France en ce mois de mai 1969 vivait une crise politique directement liée aux désordres sociaux de mai 1968. Fortement ébranlé par ceux-ci, Charles de Gaulle, à la recherche d'une nouvelle légitimité politique, soumit son maintien au pouvoir à l'épreuve d'un

référendum sur la régionalisation et la réforme du Sénat. Mais le 27 avril 1969 les "non" l'emportèrent sur les "oui". Tirant les conclusions de son échec, il démissionna le lendemain, le 28 avril. Le choc fut durement ressenti par une grande partie des Françaises et des Français, du moins celle la plus attachée à certaines valeurs du passé.

Le lendemain, en ce jour anniversaire du 29 avril 1429 au cours duquel Jeanne d'Arc entra dans Orléans assiégée par les Anglais, débutaient, dans la très catholique capitale de l'Orléanais, les fêtes johanniques dédiées à sa patronne. Sous son aura Orléans vit d'une certaine manière à l'heure du Moyen-âge. Son souvenir s'inscrit de multiples façons dans le quotidien de la ville : sa statue trône au beau milieu de la place centrale du Martroi; la rue qui porte son nom, la rue Jeanne d'Arc, relie la place Charles de Gaulle à la cathédrale Sainte Croix; la maison qui abrita Jeanne, détruite en 1940 par les bombardements alliés, fut reconstruite à un autre endroit au lendemain de la guerre. Où ça? Sur la place De Gaulle ! Les fêtes johanniques sont un moment culturel sans imagination mais très fort de l'agglomération, et son logo est un mélange de référence médiévale et de modernité. C'est dire si Jeanne D'arc, Jeanne la Pucelle, marque de son empreinte le quotidien de la ville d'Orléans !

C'est dans la collision des fantasmes nourris par les exploits et le sort de ces deux personnages qu'il faut sans doute lire le destin de la rumeur.

Leur vie recèle bien des similitudes. Les 27 avril et 8 mai furent pour eux des dates-clé, et elles jouent le même rôle au sein de la rumeur. Le 8 mai, désormais chaque année, la jeune lycéenne, qui à une époque était choisie pour incarner Sainte Jeanne d'Arc en s'assurant de sa virginité, suivie du clergé, de l'armée, des corps constituants et des élus, défile dans les rues d'Orléans pour célébrer l'entrée triomphante dans Orléans le 8 mai 1429, de Jeanne victorieuse des Anglais. Coïncidence de l'histoire, le 8 mai est également le jour en 1945 de la capitulation de l'armée allemande, qui signa la fin de la seconde guerre mondiale et fit du Général De Gaulle le héros de la résistance à cet autre envahisseur, promoteur de l'holocauste juif.

La période comprise entre les 27-28 avril et le 8 mai 1969 déclencha donc toutes les angoisses présentes et passées d'une population déchirée, déstabilisée par l'effondrement d'images identificatoires sociales intensément investies à Orléans. Jeanne d'Arc voua sa vie à Dieu et au Roi, le Père d'essence divine des Français(es), et en ce 27 avril 1429 elle quitte Blois pour atteindre Orléans le 28, qu'elle doit

délivrer pour espérer sauver la France. Elle est vierge c'est à dire que le sexe n'est guère pour elle objet d'investissement. Elle personnifie un archétype de la femme, aux antipodes de celui de la femme issue du bouleversement culturel de mai 1968. Cette femme et son compagnon des années 60 à la foi religieuse déliquescente ont des aspirations libidinales, qui loin de les pousser au soutien du Père contemporain de la France, au contraire le feront chuter un 27 avril 1969 et démissionner le 28. Mais cette femme, et son image enrichie du mouvement libérateur de 68, séduisent. Et font naître en même temps une culpabilité prodigieuse. Car l'identification à cette femme moderne s'accompagne d'un désir culpabilisant à l'extrême : celui de la mort symbolique, au travers de sa mort politique, du père qui délivra la patrie du joug du nazisme sanguinaire. Un désir dont la pensée se matérialisera non seulement le 27 avril jour du référendum, mais également les 1^{er} et 8 juin, sous la forme d'un bulletin de vote... à glisser dans la fente d'une urne. On comprend mieux pourquoi les 30 et 31 mai purent être qualifiés de cycloniques par Edgar Morin... On le comprendra encore mieux lorsqu'on se rappellera que Jeanne d'Arc, tombée aux mains des Bourguignons le 23 mai 1430, fut vendue par ceux-ci aux Anglais, comme le fut Jésus aux Romains par Judas, et livrée au bûcher, par un tribunal présidé par un évêque, le 30 mai 1431. Une telle coïncidence de dates n'est sans doute pas pour rien dans l'activation d'un inévitable et intense angoisse liée à un insupportable sentiment de culpabilité.

Et l'on est bien tenté d'en conclure que la rumeur d'Orléans est le fruit de désirs affectivement et culturellement inconciliables. De ces désirs suscitant une angoisse et une culpabilité indiscibles, de celles qui ne trouvent leur exutoire qu'en un bouc-émissaire. Et en la circonstance lequel, sinon le bouc émissaire traditionnel de la chrétienté ? Et avec lui, l'objet vénal qui lui est traditionnellement associé : le commerce.

Ainsi une approche psychanalytique effectuée à distance de la survenue de la rumeur permet-elle une analyse plus en profondeur de la conflictualité sous-jacente, intrication d'un premier sentiment inconscient de culpabilité résiduelle à l'égard de Jeanne D'Arc et d'un second sentiment de culpabilité, cette fois-ci contemporain et plus intense, à l'égard de Charles De Gaulle. Ce dernier sentiment de culpabilité, très anxiogène pour une partie de la population, était donc généré par la combinaison très « œdipienne » d'une aspiration contemporaine à l'émancipation sexuelle proclamée en mai 68, et d'un désir de mettre fin à la vie politique du « Père de la Nation ».

Analyse du « travail » de la rumeur

Nous sommes donc bien en plein inconscient. Mais là où les choses prennent une tournure encore plus intéressante c'est quand on entreprend d'appliquer aux éléments imaginaires et symboliques constitutifs de la rumeur une analyse interprétative similaire à celle dont on use depuis Freud pour interpréter un rêve.

Nous l'avons vu la rumeur possède, pareillement au rêve, un contenu manifeste et un contenu latent. Son matériel, on le verra, peut être interprété identiquement au rêve comme le résultat de phénomènes de condensation et de déplacement englobant des faits anciens, parfois même d'une grande ancienneté, et des résidus de la "veille", c'est-à-dire des informations et des événements sociaux récents voire contemporains de la rumeur.

Prenons les différents thèmes un à un et voyons, à la manière dont Freud procédait pour les divers éléments du rêve, de quoi ils sont formés.

Avec Edgar Morin nous avons cerné le contenu latent du thème de la traite des Blanches. Plusieurs événements ont pu concourir à sa sélection. Le sociologue suspecte l'impact d'un article du numéro du 8 au 14 mai 1969 du magazine "Noir et Blanc", intitulé : "Les pièges odieux des trafiquants de femmes". Cet article raconte le rapt, d'authenticité plus qu'incertaine, dans un magasin de confection, de la femme d'un industriel Grenoblois qui pour cela fut droguée. En fait il semblerait qu'il ait reproduit, sans citer la source, un passage du livre de Stephen Barlay "l'Esclavage sexuel", paru début 1969.

S'il est possible que cet article ait pu susciter les fantasmes livrés par la rumeur, en tout cas le contenu de la "Une" de la République du Centre, le quotidien local, du 12 mai 1969 est très probablement venu alimenter ces fantasmes. S'y trouve en effet, côte à côte, un gros titre sur les vacances (anticipées) de De Gaulle en Irlande et un encadré annonçant "Le mystérieux enlèvement d'une jeune fille à Paris". La "Une" du lendemain récidive avec la même association et l'on apprend que la jeune fille de 19 ans avait été violée par des hommes jeunes parlant arabe.

Pourquoi des magasins de confection avec caves de détention reliées par des souterrains? Aux éléments apportés par les journaux se rajoute un contexte économique local : les commerçants Orléanais voyaient d'un

très mauvais œil la concurrence sérieuse d'une grosse chaîne de confection allemande. Par ailleurs une des plus vieilles familles commerçantes d'Orléans inaugura le 9 mai un grand magasin de vêtements pour femme dont la cave, médiévale, était destinée aux jeunes et dénommée "Les oubliettes". L'inauguration qui rassembla les notables de la ville fit l'objet d'un grand article publicitaire dans la presse du 17 mai. Le nom "Les oubliettes", et l'inauguration du magasin, alliant bas-fonds et hautes sphères, semblent fournir le lien avec Jeanne d'Arc; ainsi que les souterrains redécouverts lors d'une toute récente restauration de rue, souterrains datant de son siècle.

Quant à la focalisation de la rumeur sur des boutiques situées rue de Bourgogne, elle peut trouver une explication dans l'hostilité des Orléanais à l'égard des Bourguignons puisqu'ils combattaient **Charles VII**, et que ce sont eux qui livrèrent Jeanne d'Arc à leurs alliés anglais. Quant à la fixation sur les boutiques situées rue de la République on peut tout à fait impliquer le sentiment de culpabilité des enfants de la 5ème République à l'égard de leur ingratitude envers **Charles de Gaulle**, son initiateur.

Le thème de la pique a probablement une origine plus ancienne. D'après Edgar Morin il serait un reliquat de la rumeur qui envahit Paris en 1818 et selon laquelle un homme s'ingéniait à piquer dans la rue des jeunes femmes de 15 à 20 ans.

Le dévolu jeté par la rumeur sur la boutique "Dorphé" appartenant aux Licht est quant à lui le résultat de déplacement et de condensation de multiples éléments. Dorphé, tout d'abord, évoque Orphée et Morphée, c'est-à-dire pour l'un la descente aux enfers pour l'amour d'une femme, et pour l'autre, le sommeil, provoqué en l'occurrence selon la rumeur par une drogue. Le couple Licht a attiré sur lui les foudres de la rumeur parce qu'il est un jeune couple moderne, représentant de cette génération par qui vient le malheur. De plus il est Juif et la tradition antisémite associe le Juif à un péril sexuel, sa puissance est assimilée, par référence aux "Protocoles des Sages de Sion", à une puissance souterraine occulte qui ronge le monde grâce à l'argent issu d'activités commerciales dans lesquelles il excelle. Licht, par ailleurs, est un patronyme allemand c'est-à-dire qu'il condense la crainte de la concurrence de la chaîne commerciale citée plus haut et la terreur de l'envahisseur combattu par De Gaulle. Le mot "Licht", qui signifie lumière, est proche de "light" le mot anglais correspondant. On retrouve là un autre envahisseur. Que "Licht" veuille dire lumière vient confirmer le sentiment de la duplicité prêtée au Juif dans une affaire où tout est

obscurité: les caves, les souterrains, le transport de nuit, l'activité délictueuse; et illustrer la propriété de l'inconscient à associer les contraires. Enfin Licht est également le nom d'un Orléanais aujourd'hui disparu, bien connu pour avoir été un compagnon de route de De Gaulle dans la Résistance.

On pourrait sans doute isoler de nombreux autres déterminants ayant concouru à la formation des thèmes de la rumeur, et surtout à l'alimentation de l'angoisse :

-la Pentecôte, fête juive et chrétienne, liée à Pâques, se déroula le 25 mai;

-par ailleurs, et l'effet de ces événements n'est certainement pas négligeable, au cours du seul mois de mai la presse relata deux procès pour parricide; un crime dont la fréquence, pourtant, n'est pas des plus élevées : et bien celle du 10 mai relata la condamnation à mort d'un parricide ayant agi sans préméditation, et celle du 21 mai la sanction par un simple sursis d'un autre parricide celui-ci effectué de sang-froid ;

-par ailleurs M. Schumann, ministre de De Gaulle et ancien porte-parole de la Résistance, comme par hasard était cette année-là l'invité d'honneur des fêtes de Jeanne d'Arc etc, etc ...

Il n'est pas utile, je pense, de prolonger une liste déjà grandement démonstrative pour asseoir l'hypothèse d'une analogie des mécanismes d'élaboration d'une rumeur délirante avec ceux rencontrés dans le rêve. Ou dans le cauchemar puisqu'en l'occurrence, on en est ici bien plus proche; lequel, disait Freud, est un rêve d'angoisse.

Alors comment peut-on conclure ?

Et bien tout d'abord il n'est pas abusif me semble-t-il d'affirmer que la rumeur délirante est bien une bouffée délirante collective.

Ensuite on y découvre, à l'évidence, un matériel inconscient abondant. Enfin visiblement elle s'élabore selon des processus similaires à ceux du rêve.

Ne peut-on pas dès lors raisonnablement conclure à partir de ces multiples constats qu'elle est bien une manifestation pathologique collective illustrant incontestablement ce qu'un inconscient perturbé est susceptible de faire naître ?

Et quand bien même ne voudrions-nous pas franchir cette frontière conceptuelle, pourrions-nous pour autant nous refuser à l'idée que la bouffée délirante, le rêve et la rumeur délirante sont tous trois des phénomènes psychiques, unis par des liens dont le psychisme humain est à l'évidence le creuset?

